

Eva Nielsen

Mon travail de peintre relève de l'histoire des strates qui constituent chacune de mes peintures. J'opère chacune d'elles en suivant une sorte de "chemin de fer", travaillant simultanément sur plusieurs formats de sorte à n'être jamais crispée sur l'un d'eux. L'emprunte alors deux voies qui sont proprement inverses mais qui commencent toutes deux par la mise en forme d'une trame. Soit celle-ci résulte d'une application sérigraphique sur la toile dont un système de masquage préserve certaines parties, soit je la trace directement à l'acrylique et à l'encre de Chine. Dans le premier cas, je recouvre ou non cette trame avec ces mêmes médiums et j'obtiens une image dont l'aspect est tridimensionnel ; dans le second, j'interviens en imprimant le motif sérigraphique par-dessus et il y va alors d'effets de voilage et d'opacité. Ce qui m'intéresse, c'est le mélange que donne la conjugaison de l'acrylique et de l'encre de Chine mais je ne les utilise jamais tout frais sortis de leurs pots. Au contraire, je les laisse "pourrir" dedans parce que ça leur confère une certaine qualité plastique. Finalement, le paradoxe est que je compose chacune de mes images en suivant tout un programme qui est très décomposé. Je suis toujours à l'œuvre avec une idée précise de ce que je veux faire, adhérant en cela à la formule de Baudelaire selon laquelle la beauté naît de la contrainte. Je ne m'imagine pas un seul instant travailler de façon empirique et je cherche toujours à éviter le piège d'un travail sans préalable. — PH.P.



De plus, elle a un côté vivant que les autres médiums n'ont pas. » Où il s'est inventé une technique particulière pour obtenir la matière floutée qu'il recherche, c'est de faire fondre cette peinture à la cire une fois appliquée sur sa toile à travers une feuille de plexiglas et à grand renfort de coups de fer à repasser bien chaud pour l'écraser à sa convenance.

Côté cuisine, chacun s'invente ainsi ses propres outils : à Pollock, la boîte de conserve percée d'un trou ; à Niki de Saint Phalle, le tir à la carabine ; à Debré, de grands balais-brosses pour faire s'épancher la peinture ; à d'autres encore, le recours à toutes sortes de projections, de maculations ou de dilutions. En son temps, Léonard de Vinci proclamait que « le peintre doit tenir compte de dix considérations pour conduire son œuvre à bonne fin, à savoir : lumière, ténèbres, couleurs, volume, figure, emplacement, distance, proximité, mouvement et repos ». Si les temps ont changé et que les moyens et les protocoles ne sont plus les mêmes, quelque chose perdue toutefois qui procède de cette part justement secrète, propre à chaque artiste. —

